

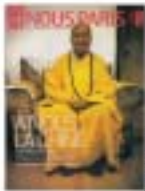


1860-2010

PARIS 150 ANS D'IMMIGRATION



Le 12^e Régiment de troupes étrangères venu pour les célébrations du 14 juillet [Paris], photographie de Maurice, 1935.



À nous le Cinéma à Paris, couverture de presse, 2002.



Jour de marché dans Paris, photographie, 1935.



« 2.063.529 étrangers en France. L'engorgement problématique des espahés », couverture de presse in Détective, 1938 [juin].



Engrais allemands et pétroliers arrivés en France pendant la guerre et transférés ensuite dans des camps [Paris], photographie, 1954.



Ce que nous devons à nos colonies, affiche signed Prouvé, 1938.



« Campement de juifs roumains à la gare de Lyons » [Paris], couverture de presse in Le Petit Journal, 1932 (septembre).



Site du 14 juillet à l'Étoile [Paris], photographie, 1938.



Équipe de France de football De gauche à droite : Daniel Nordmann, Bourbette, Jordan, Martin, Diagne, Courtois, Ben Bark, Aziz, Hissoune, Mkhoulou photographie, 1938.

Cette exposition est un regard porté sur les immigrations et leurs multiples influences sur Paris et sa région depuis le milieu du XIX^e siècle. Cent cinquante ans d'une histoire encore méconnue, d'une mémoire en mouvement sont retracés dans cette exposition. Une histoire où se superposent et fusionnent deux grands mouvements migratoires : l'un en provenance de toute l'Europe (Italie, Espagne, Russie, Pologne, Belgique, Yougoslavie, Portugal, Roumanie, Allemagne, Grèce, Arménie...) et l'autre en provenance des Suds (ex-empire colonial français, Amérique du Sud, Caraïbes, Chine, Moyen-Orient, Japon...). Dans ce Paris des immigrations, plusieurs communautés investissent, par leur culture, leurs activités économiques et leurs engagements politiques, des quartiers, des communes, des rues, des usines... De fait, la région capitale, plus qu'ailleurs en France et dès le milieu du XIX^e siècle, est marquée par la présence migrante de travailleurs, de rapatriés ou de réfugiés, qui préfigure les mutations nationales. Jusqu'aux années 40, Paris, capitale du deuxième empire colonial au monde, met aussi en scène « ses » colonies lors des grandes expositions, fait appel à son Empire lors des deux conflits mondiaux ou pour développer son industrie. De la même façon, l'immigration européenne, plus ancienne, est d'abord passagère ou exceptionnelle, utile en temps de guerre ou de reconstruction, et suit la croissance économique. Elle s'installe aussi de façon définitive, génération après génération, investissant la ville, ses architectures et ses commerces. Selon les époques, l'image de ces migrants est mouvante, oscille entre fascination et rejet, invisibilité et invasion, intégration et revendication. Différentes vagues d'arrivants de l'empire colonial et du continent européen se croisent ou se succèdent : celle de la Révolution industrielle, celle de la Grande Guerre, celle des travailleurs des années 20-30. Si l'appel aux travailleurs algériens en parallèle à l'arrivée de nombreux Ibériques marque les Trente Glorieuses, celle des réfugiés d'Asie, d'Europe, d'Amérique du Sud et des « travailleurs » originaires des Antilles différencie les phénomènes migratoires des années 70. Enfin, de nouvelles immigrations, d'Afrique subsaharienne, d'Asie centrale, d'Extrême-Orient et d'Europe orientale constituent la dernière strate. Paris est aussi le berceau des Révolutions et de la liberté de pensée ; elle voit passer de grandes figures politiques, artistiques et littéraires du XX^e siècle. Cette présence influence la vie politique, culturelle et sociale, mais suscite aussi des réactions xénophobes, notamment en période de crise, tout en structurant un contrôle permanent des autorités municipales et gouvernementales.

Les années 80 seront celles des revendications des nouvelles générations nées en France et pleinement d'ici, qui réclament l'égalité des droits, militent contre le racisme et la discrimination, mais aussi pour le droit à la reconnaissance de leur histoire oubliée. À la fois espaces d'intégration et d'exclusion, Paris et sa région cultivent cette ambivalence, construisant d'autres imaginaires largement diffusés par les médias sur les « nouvelles cultures urbaines ». Après les commémorations du Bicentenaire en 1989, le tournant de 1998 et les crispations suite aux « révoltes urbaines » de 2005, nous entrons dans le temps des paradoxes. Cent cinquante ans plus tard, le Paris des diversités est un lieu où se croisent les mémoires et où s'inventent de nouvelles identités. On estime qu'aujourd'hui, un cinquième de la population francilienne est d'origine extra-européenne, que plus d'un tiers est issu des « immigrations blanches » et qu'un quart des Parisiens est né à l'étranger, rassemblant plus de quatre-vingt nationalités donnant le sentiment d'une mosaïque parisienne exceptionnelle. Plus qu'un signe, c'est le symbole d'une histoire métissée. Une histoire qui s'écrit aujourd'hui au présent...



Exposition coordonnée et réalisée par le Groupe de recherche Adhuc (www.adhuc.com) sous la conduite de Pascal Blanchard et Emmanuel Collignon, en partenariat avec la Mairie de Paris (DPI) (avec le concours de l'Asax) ; création graphique : Thierry Rabu ; cartographie : Fabrice Héroux ; coordination des textes : Laurence Collombard ; la présente exposition est inspirée, en partie, de trois des ouvrages rassemblés dans le cahier de siècle d'Immigration du Sud en France : Aziz Hissoune (GRA) (Hessus, 2001/2009) de Pascal Blanchard, Eric Devos, Gilles Mancusan ; Paris-Asie (GRA) La Découverte, 2002/2009) de Pascal Blanchard, Eric Devos, Orlin D'Issawi, Pierre Fournié et Gilles Mancusan ; Paris-Afrique (GRA) La Découverte, 2004/2009) sous la direction de Pascal Blanchard et Eric Devos.



1860-1900

IMMIGRATION EUROPÉENNE ET RÉVOLUTION INDUSTRIELLE



La manifestation de l'usine Say
La raffinerie Say située dans le XIII^e arrondissement emploie mille sept cents ouvriers, dont deux tiers sont de nationalités étrangères. Signe de tensions répétées, une altercation éclate entre Français et Italiens. Le journal *Le Moniteur* raconte l'événement : les ouvriers français, soutenus par les habitants du quartier, s'opposent aux ouvriers italiens. La police tente de maintenir l'ordre parmi ces trois mille personnes, dont une partie hurle « À mort les Italiens ! ». La grève générale des ouvriers raffineurs de Paris témoigne alors de l'émigration, y compris dans le monde ouvrier, d'une animosité nouvelle envers les étrangers, et dont Aigues-Mortes est le symbole dans le sud de la France avec plusieurs morts parmi les travailleurs italiens en 1893.

C'est avec la Révolution industrielle, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, que la France devient une terre d'accueil pour des Européens en quête de travail et d'une nouvelle destinée. Dès lors, l'immigration à Paris va croître de façon régulière. De nombreux migrants, issus des pays frontaliers, vont constituer une main-d'œuvre considérée comme peu qualifiée, et s'installer surtout dans le nord de Paris et en proche banlieue : Belges, Italiens, Suisses, Roumains, Allemands et Espagnols sont ainsi la première immigration économique de masse de la France contemporaine. On compte à Paris, en 1860, quatre cent seize mille ouvriers, qui travaillent dans les quartiers des Batignolles, de Grenelle, de la Villette, et en proche banlieue. Dès cette période, les immigrés s'installent à proximité des industries, et les premières images que diffusent la presse illustrée, la photographie et l'imagerie populaire associent les migrants à des populations marginales, voire « dangereuses ». Le recensement sous le Second Empire dénombre, pour la première fois, les étrangers présents sur le sol français : la communauté belge, qui compte un peu moins de cent trente mille personnes, est alors la plus importante et le demeure jusqu'au tournant du siècle. Pourtant, la mémoire de cette immigration semble oubliée, effacée par toutes les immigrations qui lui ont succédé. Si les immigrés viennent pour travailler, ils sont aussi, comme les ouvriers français, des militants politiques et syndicaux impliqués dans la vie citoyenne de la cité. Ainsi des immigrés allemands participent aux Révolutions de 1830 et 1848, des Italiens et des Polonais s'illustrent aux côtés des ouvriers français dans les événements de la Commune de Paris, subissant parfois, comme les Français, emprisonnements et exécutions. Un immigré juif hongrois, Léo Frankel, siégera au Conseil général de la Commune. Blessé lors des barricades, il sera sauvé par Elisabeth Dmitrieff, militante féministe russe. Cet épisode de l'histoire parisienne montre la solidarité à l'œuvre dans le mouvement ouvrier international à l'époque, commémorée par le Sacré-Cœur au sommet de la butte Montmartre. Encouragée par le plan Freycinet, une nouvelle génération de travailleurs étrangers arrive en masse dans la capitale, en provenance d'Italie ou d'Europe centrale, au moment où la III^e République s'installe. L'année 1880 marque symboliquement la fin de cette « immigration libre » (avec un million six cent mille étrangers recensés, soit 7% de la population), au moment où la proportion d'étrangers à Paris est trois fois plus importante que dans toutes les autres grandes capitales régionales. L'immigration devient pour la première fois une réelle question sociale, économique et politique. La première crise de l'ère industrielle entraîne progressivement méfiance et ressentiment vis-à-vis de ces « étrangers » accusés de « prendre » le travail des Français. La politique républicaine se caractérise alors par un protectionnisme accru : la loi du 26 juin 1889 sur la nationalité française établit une séparation nette entre Français et étrangers, et empêche désormais de travailler sans autorisation officielle. On instaure des dispositifs de contrôle de la population étrangère et l'expulsion des migrants non « désirés ». La « préférence nationale » s'affirme dans le discours politique. Au sujet des étrangers, le député Pradon explique en 1888 : « De ses antécédents, pas même un soupçon ; son nom même, cette étiquette sociale, premier indice d'identité, n'est point certain. Il en change suivant les besoins. Où contrôler ses dires ? S'il n'a pas de papiers, s'il en montre des faux ? Rien à faire. C'est ainsi qu'on est obligé de classer nombre d'enquêtes ouvertes contre les étrangers. » Si les droites nationalistes, bonapartistes ou monarchistes évoluent dans ce registre, certains leaders socialistes comme Jules Guesde présentent aussi les ouvriers italiens comme des « barbares » ou de nouveaux « Sarrasins », voleurs du pain des Français.



1 - Exposition de 1900. Pavillon du Portugal à Paris, dessin de presse de *Le Petit Journal*, 1900 (gauche).
2 - « Emigrants à la gare Saint-Lazare », dessin de presse de *Le Petit Journal*, 1896.

PERSONNAGE

Napoléon La Cécilia
Né d'un père d'origine espagnole et d'une mère corse, il vécut à Paris et à Naples et fut journaliste et professeur. Il « se fit illustrer dans sa carrière militaire, qu'il a menée des deux côtés des Alpes, aux côtés d'abord de Garibaldi en Italie, puis lors de la Commune de Paris en 1871. Chef d'éco-major, puis général, il prit le commandement de l'armée de la Commune dans la région comprise entre la rive gauche de la Seine et la Bièvre.

Napoléon La Cécilia, photographie, 1871.



De nombreux belges ont participé à la construction de métro parisien. Place Saint-Michel à Paris, photographie, c.1900.



Jeune fille lisant un journal polonois dans un restaurant à Paris, photographie d'Harligue, c.1900.



Équipe de leur avec une étrangère en anglais et un allemand à Paris, photographie, c.1900.



« Un enfant né » [par des émigrants italiens], couverture de presse de *Le Petit Journal*, 1900 (gauche).

« Un tiers de cette population [italienne] habite Paris d'une façon plus ou moins définitive. Les deux autres tiers sont essentiellement mobiles. Le métier décide de la résidence »

(Paris Guide, 1867)



1860-1913

Quar et fils d'Émile Dohet [Paris], photographie, c. 1900.



Le banarais américain Doin Kid et Paul Ti [Paris], photographie, 1911.



1 - « Une malheureuse saharienne du salon du Maroc », couverture de presse in *Le Petit Journal*, 1905 [voir].



2 - « Les travailleurs de la Plasse Marchand », dessin de presse in *Le Petit Journal*, 1899 [voir].

PREMIÈRES PRÉSENCES, PREMIERS REGARDS SUR LES SUDS

Du Second Empire à la période qui précède la Grande Guerre, la région parisienne vit au rythme des expositions universelles et coloniales et de l'évolution des situations géopolitiques de ses colonies. L'Orientalisme est à la mode, il envahit alors les arts. L'hôtel Pimodan, la réplique du palais du Bardo de Tunis au parc Montsouris, et *La Closerie des Lilas* sur le boulevard du Montparnasse, inspirée de l'Alhambra, en témoignent. En 1870, trois régiments de tirailleurs algériens et les « Turcos » participent à la guerre franco-prussienne et à la Commune, et inaugurent une tradition : celle des combattants venus des outre-mers. Cette présence se fixe sur le territoire. À la fin du XIX^e siècle, apparaissent, dans les cabarets, les premiers artistes issus des outre-mers à l'image du clown Chocolot qui est alors la première célébrité « noire ». Des numéros d'acrobates, dompteurs et lutteurs font l'attraction au Botoclan, au Cirque d'Hiver ou au Casino de Paris. En même temps, de 1877 à 1914, un nouveau genre de représentations met en scène la « sauvagerie » à travers les exhibitions qui se succèdent au jardin d'acclimatation ou lors des Expositions universelles. Fascinante, l'Afrique apparaît comme une nouvelle source d'inspiration littéraire mais aussi picturale, tout en étant encore perçue comme une « terre de sauvagerie ».

Au cours de ces années, le Paris Asie devient visible. En 1908, le militant et pédagogue chinois Li Shizeng installe son usine à La Garenne-Colombes. En 1912, le Mouvement travail-étude qui permettra à plus de mille Chinois de venir étudier en France y naîtra. Dès lors, une installation permanente de migrants asiatiques s'affirme dans la capitale au tournant du siècle. Quelques commerçants, des étudiants et les ambassades qui se succèdent en provenance du Sud-Est asiatique vont alors fasciner les Parisiens. En 1905, la légendaire Maza Hari débute sa carrière au musée Guimet. Mais, comme l'Europe, la France est touchée par le fantasme du « péril jaune » véhiculé par la presse, la littérature et la caricature. Le paradoxe asiatique perdure entre une fascination pour ces régions lointaines et une peur persistante de l'invasion, comme le montre l'ouvrage du capitaine Danvir, *L'invasion jaune*. Au même moment, l'École cambodgienne, future École coloniale, est inaugurée en 1898 au cœur du V^e arrondissement, dans un style arabo-saïdien. Moment de basculement de ces premières années, le 14 juillet 1913 voit la « Force noire » et la « Force jaune » défilier ensemble à Longchamp, venant singulariser l'évolution de ces dernières décennies pour glorifier les colonies face à l'ennemi allemand.



Abd el-Kader à Paris, avec ses entourage, photographie de Louis-Jean Delbecq, 1865.

Abd el-Kader
L'année 1830 marque le début de la conquête de l'Algérie avec la prise d'Alger. Le sultan Abd el-Kader combat la France jusqu'à la signature du traité de Tafra en 1834. La guerre reprend en 1839 et se termine en 1847 par sa reddition. Tenu en résidence surveillée en France, il est libéré par Napoléon III. Avant de prendre le chemin de l'exil, il découvre alors à Paris, les fêtes de la Cour et l'Exposition universelle de 1867, et devient « le lion [des] réjouissances politiques », alors que la capitale lui rend un hommage officiel et populaire.



Le musée Guimet
Du nom de son fondateur Émile Guimet, le premier musée a été fondé à Lyon en 1879. Dix ans plus tard, il est transféré à Paris, place Iéna. Son fondateur, un industriel lyonnais, était un passionné d'arts asiatiques et fera plusieurs voyages desquels il ramènera, avec son compatriote Louis Delaporte, sculptures, peintures, photographes et dessins qui constituent les collections actuelles.

Prémières sahariennes japonaises après effrit au musée Guimet, photographie, 1891.



Touleur sahariens (Exposition universelle de Paris), photographie, 1889.



Aïta, danseuse arabe [Paris], photographie, c. 1895.



L'invasion jaune, couverture du roman de capitaine Danvir, 1908.



Adoungine, Les Algériens [Paris], affiche signed Charles Lévy, 1879.

« Au milieu de l'émotion générale, le président de la République a décoré le drapeau du premier régiment de tirailleurs sénégalais d'une croix bien gagnée et qui sera le fétiche de nouvelles victoires... »

(*L'Illustration*, juillet 1913)



1867-1907

EXPOSITIONS UNIVERSELLES ET COLONIALES

En plus d'un demi-siècle, la région parisienne accueille plusieurs Expositions universelles et coloniales renforçant la perception d'une ville, capitale d'un vaste empire colonial. En 1855, elle accueille la première, offrant au public du rêve et de l'exotisme. Mais seule l'Algérie est présente et l'Asie quasi invisible. En 1867, une large place est faite aux colonies : la Cochinchine fait une entrée remarquée et le Japon triomphe. Les Parisiens sont largement attirés et fascinés par le quartier oriental, dont l'Égypte est le joyau. Une décennie plus tard, lors de l'Exposition universelle de 1878, une troupe sénégalaise sera exhibée et présentée aux Parisiens, devenant l'attraction à la mode. Lors de ces trois expositions, l'Algérie reste la pièce maîtresse du domaine colonial. Avec la tour Eiffel et le pouce-pousse annamite, l'une des attractions phares de l'Exposition de 1889 reste la rue du Caire, qui marque les trente-deux millions de visiteurs.

Les villages du Congo, du Gabon et du Sénégal sont présents dans les différentes sections coloniales et attirent les visiteurs. L'Afrique reconstituée devenant un « grand classique » pour le plaisir des Parisiens, dans les expositions officielles comme au Jardin d'acclimatation, depuis 1877, où se succéderont Hottentots, Nubiens, Amazones et caravane égyptienne dans un genre ethnographique et exotique qui rencontre un indéfectible succès. Lors de l'Exposition universelle de 1900, on passe du mythe oriental à la réalité coloniale. Suite au succès de l'Exposition de 1906 au Grand Palais, en parallèle de l'Exposition coloniale de Marseille, une seconde exposition coloniale est organisée l'année suivante au bois de Vincennes dans le Jardin tropical et rencontre un immense succès. L'illustration s'en fait l'écho le 18 mai 1907 : « Parisiens et banlieusards affluèrent... Le public stationna longuement devant les trente chameaux du campement de Touareg et s'ébahit au spectacle de l'attaque d'une caravane que simulaient, avec un inquiétant réalisme, ces hôtes du désert provisoirement fixés sous les frondaisons du bois de Vincennes... » De 1867 à 1907, en une quarantaine d'années, le théâtre colonial s'est installé en région parisienne devenant une réalité omniprésente pour les Parisiens, et comptabilisant des millions d'entrées.



Jardin zoologique d'acclimatation, Kanak (Paris), affiche signée Émile Lévy, 1887.



Jardin d'acclimatation, Les Achans, du Sénégal (Paris), vue aérienne prise de Julien Courty, 1892.

Le Jardin d'acclimatation
Jusqu'en 1870 et la confie franco-prussienne, le Jardin zoologique d'acclimatation (inauguré en 1860), situé dans le bois de Boulogne au bordure de Neuilly-sur-Seine, est exclusivement un zoo animalier et un jardin botanique. À partir de 1877, va être organisée la première exposition ethnographique d'un groupe « exotique » les Nubiens. Jusqu'en 1903, vingt-deux « zoos humains » se succèdent, dont la moitié concerne des Africains, on dirait même aussi des Congolais, des Tchécoslovaques et même des « Lilliputiens ». Au total, plus d'une trentaine de troupes seront mises en scène au sein du Jardin, les dernières étant celles d'une troupe de Marocains en 1926, puis celles des Kanaks et enfin celle des « négresses à plateau » au début des années 30.



Jeunes femmes haousses en tenue traditionnelle [Nogent-sur-Marne], carte postale signée Lévy frères, 1907.

PERSONNAGE



Chocolat

Le personnage du clown Chocolat a été imaginé en 1891 par le danseur noir originaire d'Amérique du Sud, Raoul de Leno, dans le duo qu'il formait avec le clown blanc Fozzi. À l'affiche pendant quinze ans, le célèbre duo a été utilisé dans différentes publicités, dont celle de Félix Potin, ou dans plusieurs films humoristiques. En 1912, son fils reprendra le rôle avec son compère Tablès. C'est le premier acteur noir qui rencontrera la célébrité à Paris et une personnalité incontournable de l'imaginaire du Paris de la Belle Époque. Il est d'ailleurs le sujet principal du dessin Chocolat domant dans « The Inebriated Barn », encadré par le célèbre peintre Henri de Toulouse-Lautrec en 1896.

Chocolat Félix Potin, Fozzi et Chocolat, affiche signée Pot, 1898.



Exposition universelle de Paris, groupe de Touareg, photographie, 1889.



Cortège du cirque, Exposition de Nigrit, carte postale, 1907.



Entrée de l'exposition coloniale [Nogent-sur-Marne], carte postale, 1907.



1 - Rue du Caire de 1900 Exposition universelle, affiche ethnographique signée Robert Sola, 1900.
2 - Exposition coloniale du Grand Palais (Paris), affiche signée Casard, 1906.

« Voulez-vous connaître l'Égypte? Allez à l'exposition et promenez-vous quelques instants dans cette rue du Caire... Ici se dresse la mosquée, avec son minaret, d'où le muezzin appelle les fidèles à la prière... »
(L'Exposition de Paris, mai 1889)



1900-1920

NOUVELLES GÉNÉRATIONS, NOUVEAUX REGARDS

Avec la Belle Époque, au lendemain de l'Exposition universelle de 1900, l'activité industrielle connaît une nouvelle dynamique, qui fait appel à des travailleurs immigrés venus de toute l'Europe. En même temps, cette période de crises de plusieurs États-nations européens conduit de nombreux réfugiés politiques de différentes nationalités à prendre le chemin de l'exil vers Paris. La capitale commence à dessiner ce visage « cosmopolite », rivalisant alors avec Londres et New York. Ce sont les Italiens surtout qui fuient la pauvreté de leur pays pour être employés en France. Ils sont, dès 1901 (où l'on dénombre plus de quatre cent mille Italiens) et jusqu'à la fin des années 60, la plus importante communauté d'origine étrangère présente sur le sol français, notamment en Île-de-France. Les « Piémontais », comme on les appelle alors, travaillent dans le bâtiment et les « petits métiers ». Souvent fervents catholiques, ils sont mal vus des ouvriers français et subissent le poids des relations entre les deux pays notamment au cours du conflit. Les Transalpins s'installent dans l'Est parisien et dans le quartier de la Villette, ou en proche banlieue, dans des communes en mutation comme Saint-Denis, Montreuil, Nogent, Aubervilliers... L'immigration espagnole se développe progressivement, devenant la troisième communauté étrangère, avec deux cent cinquante mille personnes recensées en France en 1920. Alors que le conflit mondial touche les pays frontaliers à la France, des réfugiés politiques venus des confins de l'Europe fuient d'autres bouleversements. Des Arméniens, rescapés du génocide commencé en 1915, s'installent par dizaines de milliers dans de grandes agglomérations, créant des communautés aux liens culturels et identitaires forts, toujours vivantes à Alfortville ou à Issy-les-Moulineaux. De même, des « Russes blancs » arrivent à Paris après la Révolution bolchevique d'octobre 1917 et vont investir la vie culturelle de la capitale.

Si les immigrés qui cherchent du travail sont issus de classes sociales pauvres à la recherche d'une vie meilleure, les réfugiés politiques sont d'origines et de niveaux sociaux divers. Parmi ces immigrés d'Europe de l'Est se trouvent des Juifs, fuyant la pauvreté de leur pays ou l'antisémitisme grandissant. Ces populations aux cultures, aux langues, aux religions différentes tentent de préserver et de faire vivre leur identité : le paysage parisien porte la marque de cette diversité, dont témoignent la synagogue de la rue Pavée construite en 1913 par Hector Guimard, ou la cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky de la rue Daru. C'est aussi le temps du Paris artistique et festif, qui voit se côtoyer des peintres, des sculpteurs et des musiciens, venus d'horizons différents, pour tenter de vivre de leur métier ou se former dans des écoles d'art. Le Bateau-Lavoir à Montmartre d'abord, puis l'Académie de La Ruche, construite dans le quartier Montparnasse en 1900 avec des matériaux récupérés de l'Exposition universelle, offrent des ateliers à des artistes comme Marc Chagall, Chaim Soutine, Pablo Picasso, Amedeo Modigliani qui, tous, peindront leur vie parisienne. À la fin de cette période, se met en place un appareil législatif renforcé concernant l'immigration. Deux décrets de 1917 instituent la création de cartes d'identité à l'usage des étrangers et des travailleurs étrangers, et en 1920 est créée une commission interministérielle de l'immigration, marquant un tournant majeur dans l'histoire de la capitale. La même année, un décret sur la circulation et la surveillance de la main-d'œuvre étrangère témoigne de la vigilance croissante dont l'État fait preuve, relayé par les autorités municipales, face à cet « étranger » représentant de plus en plus, pour les autorités comme pour la population et la presse, un élément « perturbateur », « celui en somme qui sème le trouble, qui met en péril [notre] travail ou [notre] sécurité ». Le mythe des « métèques », présents dans la ville, va devenir une constante de l'entre-deux-guerres.



Église russe catholique de l'église russe de la rue Daru (Paris), photographie d'histoire, c. 1900.

La cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky

La cathédrale Saint-Alexandre-Nevisky dans le VII^e arrondissement, porte le nom d'un prince russe du XII^e siècle. Elle a pu être construite grâce à l'accord de Napoléon III, et financée par les dons de fidèles russes orthodoxes établis dans leur pays d'origine et à l'étranger. Elle fut consacrée en 1861, et devient une cathédrale en 1923. Classée « monument historique » en 1981, elle est le principal lieu de culte orthodoxe de Paris, le symbole et la mémoire de la présence russe depuis le XIX^e siècle.



Marchand ambulancier dans le boulevard parisien, photographie, c. 1900.

PERSONNAGE

Marie Curie

Physicienne d'origine polonaise, naturalisée française, Marie Curie est née Maria Skłodowska à Varsovie. Elle est acceptée à la faculté des sciences de Paris en 1891 pour y suivre des études de sciences physiques et de mathématiques. En 1895, elle épouse Pierre Curie, rencontré un an plus tôt et avec qui elle va mener ses recherches sur la radioactivité qui leur vaudront le Prix Nobel de physique en 1903. Elle est la seule femme à avoir reçu deux Prix Nobel, le second en chimie en 1911, pour ses travaux sur le polonium et le radium.

Marie Curie dans son laboratoire (Paris), photographie, c. 1900.



Le cycle d'origine italienne Maurice Goux à Paris, dessin signé Georges Scott, 1901.



Ballet révolutionnaire russe (Paris), photographie de Pierre Chouauffé, 1911.



1 - Décret concernant les étrangers, affiche administrative, 1914.
2 - « La France aux Français », dessin de presse de L'Illustration, 1919.

« De loin en loin, quelques Provençaux de pure race, reconnaissables à la finesse de leurs traits et à la jolie couleur blonde de leurs moustaches, coudoyaient les gars du Piémont, aux pommettes rouges et à l'encolure de taureaux »

(Louis Bertrand, 1903)



1914-1919

Un convoi de transport de troupes coloniales pour le front allemand par le grand centre de Paris, photographie, 1914.



000
1 - Myster à St Denis, carte postale
signée J.S.T.C., 1912.
2 - Journal de l'Armée d'Afrique et des troupes
coloniales, affiche signée Lucien Jaurès, 1917.
3 - Banania y'a bon, affiche signée
De Audoubert, 1915.

L'APPEL À L'EMPIRE

Lorsque débute le conflit, la France décide de puiser dans les « ressources humaines » de son Empire. Cent quatre-vingt mille Africains, désignés sous le vocable de « tirailleurs sénégalais », sont mobilisés. Imaginés en 1910 par le général Mangin, orchestrés par Blaise Diagne pendant la guerre, les tirailleurs vont devenir l'icône de ce conflit, emblématisés par la célèbre marque Banania installée alors à Courbevoie. Jugée « peu fiable », la « Force jaune » indochinoise entre dans le conflit en 1916, où elle occupe des postes à l'arrière. Quant aux « Turcos » et soldats du Maghreb, l'effort de guerre est tel que cent soixante-dix mille hommes sont envoyés au front sur un peu moins de trois cent mille mobilisés. Entrant dans le panthéon des héros militaires, les blessés sont soignés autour de Paris, à Cochin, à Neuilly ou à Nogent (dans le Jardin colonial). Ces « héros » sont l'objet d'articles dans la presse et apparaissent sur de nombreuses cartes postales et illustrations. Au côté des combattants, il est fait appel à la main-d'œuvre maghrébine, indochinoise et chinoise pour travailler dans les usines ou comme suppléants de l'effort de guerre. En accord avec la Chine, en deux ans, plus de cent vingt mille travailleurs arrivent en France. Après l'armistice, une partie de ces travailleurs mobilisés vont rester à Paris, constituant autour de la gare de Lyon ou de Boulogne-Billancourt, les premières communautés asiatiques de la capitale. À la fin du conflit, si une poignée d'Africains, d'Antillais et de Vietnamiens s'installent à Paris et dans la proche banlieue, les travailleurs algériens sont les plus nombreux à y demeurer. L'opinion les désigne sous le vocable péjoratif de « Sids », stigmatisant et différenciant cette immigration des précédentes. Dès leur installation sur l'île Seguin, en 1919, les usines Renault de Boulogne-Billancourt ont recours à ces nouveaux travailleurs. La même année se tient, à Paris, le second Congrès international de la race nègre, coprésidé par Blaise Diagne. Au même moment, parmi la population afro-antillaise, la vie militante est intense et de nombreux journaux et associations « nègres » font leur apparition. En parallèle, les Parisiens découvrent de nouvelles sonorités tels le jazz et le ragtime importés par les troupes afro-américaines arrivées en France en 1917. En 1919, l'orchestre noir américain Southern Syncopated Orchestra, fondé par le compositeur Will Marion Cook, fait un triomphe au Casino de Paris et les premières galeries d'art ouvrent leurs portes. Présences asiatique, maghrébine et afro-antillaise sont partie prenante des Années folles dans la capitale. On assiste aux premières visibilité politiques avec la candidature aux élections municipales du Réunionnais Jean Barquiseau dès 1919, et plus tard, du Sénégalais Lamine Senghor en 1925, à la mairie du XIII^e arrondissement.



Hôpital du Jardin Colonial à Nogent-sur-Marne. Arrivée des Sids au Refectoire, carte postale, 1919.

L'hôpital de Nogent

Situé dans le bois de Vincennes, à la lisière de Nogent-sur-Marne, une partie du Jardin colonial (ou tropical), construit en 1899 pour le développement de la recherche botanique, va être utilisé pour l'Exposition coloniale de 1905 (qui sera un échec en terme de fréquentation) puis pour celle de 1907 qui connaît un important succès auprès des Français. Pendant la guerre, les installations servent d'hôpital auxiliaire pour accueillir les blessés de l'armée coloniale, essentiellement de confession musulmane. Une école élémentaire est construite, ainsi qu'une mosquée inaugurée en 1916 pour les blessés. Il reste des vestiges encore visibles aujourd'hui de ce passé colonial, ainsi que les différents monuments aux morts coloniaux de la Grande Guerre installés au début des années 20.



Les ouvriers algériens lors du défilé de la victoire à Paris, carte postale, 1919.

PERSONNAGE



Hô Chi Minh

Nguyen Tai Thanh plus connu sous le nom d'Hô Chi Minh, arrive sans doute à Paris en 1919. Socialiste, il participe au Congrès de Tours en 1920 comme délégué d'un groupe socialiste indochinois. Il publie de nombreux articles dans L'Harmattan, Le Libérateur ou Le Paris. Principal activiste anti-colonial d'origine vietnamienne à Paris, où il exerce le métier de retoucheur photographique, il est un des co-fondateurs de l'Union intercoloniale en 1921, et sera le premier président du Vietnam indépendant.

Nguyen Tai Thanh (pour Hô Chi Minh) sur le pont Alexandre II (Paris), photographie, 1921.



Terrains dans l'anneau français employés aux cultures potagères dans les jardins de Trousse à Versailles, photographie d'Harlequin, 1917.



Quelques chinois touchant leur paye dans une salle de guerre, photographie, 1917.



Usine Renault de Billancourt, commencement travaux, photographie, 1917.

« Ces travailleurs ont été recrutés avec un soin tout particulier; ils sont en majorité habitants de la Chine du Nord, plus capables que les Annamites de résister au climat de notre pays »

(Excelsior, août 1916)



1920-1931

Assoument chinois à Billancourt, photographie d'Herlihy, 1925.

NOUVELLES IMMIGRATIONS, NOUVEAUX ENGAGEMENTS

L'activisme militant des élites issues des colonies marque ce début des années 20. Aucune des grandes figures d'Extrême-Orient, comme Deng Xiaoping, Bao Dai ou Hô Chi Minh, ne manque l'étape parisienne. Elle est le moyen de faire ses premières classes politiques. C'est aussi Paris que choisit l'antiquaire renommé Ching Tsai Loo pour faire construire sa maison chinoise, rue de Courcelles et y développer ses affaires. En 1930, les migrants originaires d'Asie sont plus de cinq mille dont les deux tiers installés à Paris même. La capitale est de fait le premier centre au monde d'expression « libre » des intellectuels et militants, tout en s'affirmant comme la capitale du second empire colonial au monde. Les élites politiques, culturelles ou littéraires africaines, réunionnaises, guyanaises et antillaises vont se donner rendez-vous dans la ville où ils retrouveront une population de travailleurs. En effet, plus de quarante mille Maghrébins s'installèrent dans les quartiers de la Goutte d'Or, sur le boulevard de la Gare et autour de la place Maubert, aux côtés d'une poignée de travailleurs africains et d'étudiants guyano-antillais. L'accueil de la population semble plutôt bon, comme en témoigne Messali Hadj dans ses *Mémoires*: « Nous étions unanimes à nous réjouir de l'attitude de sympathie des populations à notre égard, et à faire une grande différence entre les colons d'Algérie et le peuple français dans leur comportement avec nous. » C'est à Paris que la mouvance anticolonialiste et que les mouvements nationaux ultramarins se structurent. Pour contrôler cet activisme politique et le flux de migrants, un Service d'Affaires indigènes nord-africaines (SAINA) est mis en place en 1925, rue Lecomte dans le XVII^e arrondissement. Aux côtés des Nord-Africains, les militants afro-antillais, tout comme les « Indochinois », sont aussi placés sous surveillance. En 1926, le ministre des Colonies estime à un peu plus de deux mille six cents les Africains et les Malgaches présents en métropole, dont huit cents en région parisienne. Mais le Paris noir visible de ces années-là est surtout celui des arts, avec la *Revue Nègre* et Joséphine Baker au théâtre des Champs-Élysées, et des lettres avec l'attribution du prix Goncourt à René Maran pour *Batouala*, véritable roman nègre. Les nuits parisiennes s'exotisent entre les cafés orientaux, antillais et les cabarets chinois comme *Le Lotus*. À la fin des années 20, ce Paris « exotique » tend à devenir celui des « Sidis », des « Nlakoués », des « Indésirables » et des « Bamboulas » aussi bien dans la presse que dans le langage populaire, sous la pression des idées xénophobes qui ne cessent de croître.



Inauguration de la Mosquée de Paris (Mosquée Toubert) à Kaddour Ben Oubert et Gaston Doumergue, photographie, 1930.

La Mosquée de Paris

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la France décide la construction d'une mosquée dans Paris pour rendre hommage aux combattants « musulmans » engagés dans le conflit. En mars 1922, le sultan du Maroc Moulay Youssef et le maréchal Lyauté posent la première pierre dans le VI^e arrondissement (9 rue Geoffroy-Saint-Hilaire) de la future Mosquée de Paris ; cet événement sera suivi de la cérémonie d'orientation du Mîhrab en octobre. L'édifice religieux sera inauguré en juillet 1926 en présence de Moulay Youssef de Gaston Doumergue et d'Armand Briand.



1 - Toussaint Louverture (Les messieurs communistes des walls), affiche signée André Gervand, 1930.



2 - Charlotte Féder, ballet et cancan, affiche signée Jack Bréguis, 1924.



Ahmed Bougherra el-Ouali

Deux ans avant les commémorations du Centenaire de la conquête de l'Algérie (1930), la France célèbre l'Algérien Ahmed Bougherra el-Ouali. Ouvrier-décolleur chez Renault, à Boulogne-Billancourt, il remporte le marathon aux Jeux olympiques d'Amsterdam en 1928. Il est le seul médaillé français en solitaire à ces Jeux olympiques, et sa victoire illustre de façon évidente la présence de travailleurs maghrébins à Paris et en région parisienne.

Bougherra el-Ouali avec sa victoire aux Jeux olympiques d'Amsterdam (Paris), photographie, 1928.



Le Bal de la rue Blomet (Paris), dessin signé Sam, 1923.



Jean Cotteau et Al Brown (Paris), photographie des actualités photographiques internationales, c. 1930.



Les caids algériens devant la fontaine en présence du général Gouraud, photographie, 1900.



Ouvriers chinois chez Renault à Billancourt, photographie d'Herlihy, 1921.

« J'ai deux amours. Mon pays et Paris »

(Joséphine Baker, 1930)



Accueil d'étrangers dans la ville de Paris, photographie d'Herlihy, 1920.

1920-1945

MILITANTS, RÉFUGIÉS, INTELLECTUELS

La période qui s'étend du traité de Versailles à l'Occupation est celle d'une immigration politique et intellectuelle, reflet de contextes politiques et idéologiques européens en plein bouleversement, qui va se superposer à la fixation dans la ville des immigrations anciennes de travailleurs dont les activités économiques sont en mutation. La région parisienne concentre alors la plus grande présence étrangère en France, et Paris est marquée par une présence plus ou moins durable d'étudiants vietnamiens, chinois, africains et antillais venus faire leurs études en métropole, comme Senghor et Césaire, par des Européens fuyant les régimes autoritaires qui essaient à l'est comme au sud, ou encore par des soldats et des réfugiés politiques à la fin des années 30. L'entre-deux guerres est surtout le grand moment de la présence italienne. L'année 1931 marque l'apogée numérique de leur présence sur le sol français avec sept cent cinquante mille recensés, dont deux cent quatre-vingt mille étrangers sur Paris. Ils représentent plus du tiers de tous les étrangers présents dans l'Hexagone, et sont cent mille dans le département de la Seine, vivant dans l'Est parisien ou dans les communes de la petite ceinture (Boulogne-Billancourt, Saint-Denis, Aubervilliers). Cette émigration a toujours des motivations économiques, mais elle s'explique aussi par l'arrivée au pouvoir de Mussolini en 1922, qui pousse les antifascistes à quitter leur pays. L'engagement social et politique des immigrés durant les années 20 a rendu possible leur assimilation dans le « creuset français » alors que la presse ultra-nationaliste (*L'Action française*, *Gringoire*, *Je suis Partout*, *L'Ami du Peuple...*) stigmatise cette présence en des termes de plus en plus violents et que l'émergence des ligues fait de l'étranger un bouc émissaire au lendemain de la crise économique de 1929.

Dans ce Paris de l'entre-deux-guerres, des intellectuels russes expulsés d'Union soviétique, des Européens de l'Est soumis à des dictatures, et bien sûr des Allemands, des Tchèques, des Autrichiens et des Juifs d'Europe centrale voulant échapper à la répression trouvent dans Paris un espace d'accueil unique en Europe. Ces exilés, qu'ils soient militants de gauche, communistes, syndicalistes, forment un réseau, une « diaspora » en lutte, jouissant à Paris d'une certaine liberté, et soutenue par une partie des intellectuels français de l'époque. La multitude de titres de presse, notamment russes (trois cents périodiques édités entre 1917 et 1930) et italiens, disponibles à l'époque à Paris, est le reflet de l'activisme et du cosmopolitisme de la ville. Juste avant la guerre, ce sont des réfugiés-migrants espagnols (cinq cent mille entre janvier et février 1939) qui trouvent refuge en France, en pleine guerre d'Espagne, dont une partie en région parisienne. Dans ce contexte, l'angoisse de la « perte d'identité », de la déstabilisation du pays, au vu des conflits politiques en Europe, et à l'approche d'une nouvelle guerre, gagnent les sphères gouvernementales et journalistiques. Là encore, on protège par des lois la main-d'œuvre nationale en 1926 et en 1932, et on interdit la pratique de la médecine, du barreau ou de la fonction publique aux « étrangers ». Une circulaire du ministère de l'Intérieur de février 1939 fait état, déjà, du nécessaire rapatriement des militants espagnols, perçus comme un « péril rouge » : il convient de « prendre toutes mesures utiles pour que cette évacuation ait lieu par départs collectifs, à un rythme accéléré ». La Seconde Guerre mondiale et la victoire allemande modifient profondément et durablement la France comme Paris, plaçant aux marges de la vie sociale les « étrangers » au cours des années d'occupation. La législation à l'encontre des Juifs et des étrangers, comme le regard de la presse et des actualités cinématographiques, signe une période sans précédent de stigmatisation de l'étranger et de rejet de l'autre.



Travailleurs immigrés devant la maison de Tolstoj à Paris, photographie, 1920.

PERSONNAGE



Pablo Picasso

Pablo Picasso, né à Malaga, incarne l'art du XX^e siècle. Il a séjourné, au cours de sa vie, dans différentes villes d'Europe, notamment à Paris à partir de 1900 et en 1905, où il peint plusieurs œuvres majeures de sa période rose. C'est à Paris aussi qu'il découvre les arts d'Afrique et d'Océanie qui bouleversent son art. Artiste de son temps, figure majeure de l'entre-deux-guerres, sensible aux grands combats politiques et sociaux, il réalise en 1937 le monumental tableau *Guernica*, allégorie du bombardement par l'invasion allemande qui a ravagé ce village d'Espagne, son pays natal, durant la guerre civile.



Le quartier du Marais
Le Marais est un quartier historique de Paris, situé entre les III^e et IV^e arrondissements, et aujourd'hui secteur classé. Différentes populations se sont succédées dans cet espace qui on appelle le Pletz, mais il est intrinsèquement associé dans l'imaginaire parisien à la population juive ashkénaze d'Europe de l'Est qui s'y établit à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Le quartier se spécialise dans la confection et on y trouve de nombreux petits commerces, des épiceries casher et des synagogues.

Librairie juive, rue des Rosiers (Paris), photographie, 1920.



Camp de réfugiés juifs ashkénazes à Orléans, photographie, c.1920.



Calotté sous le Père Lachaise, photographie d'Herlihy, c.1920.



1 - L'Émigration italienne (organe des républicains belges réfugiés à Paris), couverture de presse, 1921 (Ga).
2 - L'Action française (journal de la France, devenue une semaine sous de Robert), couverture de presse à l'Assemblée des Saints-Nommes, 1922 (droite).

« Il y a dans la France continentale environ vingt millions de Français bien purs d'origine, à peu près dix millions de Français mélangés, contaminés par des infiltrations anciennes provenant de pays voisins [...] »

(Georges Vacher de Lapouge, 1926)



1931

Un aspect de la Grande Avenue des colonies françaises (Exposition coloniale de Paris), photographie de P. Cloche, 1931.

Exposition coloniale internationale de Paris. Le tour du monde en un jour, affiche signed Desnoes, 1931.



AU TEMPS DE L'EXPOSITION COLONIALE



Construction du temple d'Angkor Wat et d'une tour du Bénin (Exposition coloniale de Paris), photographie, 1931.

Décidé avant la Première Guerre mondiale, le projet d'une grande exposition dédiée aux colonies a été maintes fois repoussé : 1931 sera l'année coloniale. À partir de mai 1931, sous la direction du maréchal Lyautey, une gigantesque manifestation va se dérouler dans le bois de Vincennes. Le grand oublié de l'Exposition coloniale est sans conteste l'immigré colonial, qui est invisible dans les travées de Vincennes, sauf pour quelques recrutes dans les bars et restaurants de l'exposition. L'idée coloniale reste dominée par l'exotisme même si cette exposition marque l'avènement d'une conception moderne et planifiée du discours colonial. Pendant plus de six mois, l'Exposition offre une vue générale des colonies et des territoires d'outre-mer de la France. Entouré des pavillons des autres territoires indochinois, le temple d'Angkor, avec ses dimensions comparables à celle du Sacré-Cœur, sert de phare. Il provoque un émerveillement sans équivalent pour les trente-trois millions de visiteurs. Afin de mieux symboliser « la grande possession d'Asie », les pavillons de la Cochinchine, du Tonkin, du Laos, du Cambodge et ceux de l'Annam sont distincts.

Tout autour se trouvent les pavillons des autres territoires coloniaux. La Plus Grande France met tous les espaces du Maghreb sur un même plan, notamment l'Algérie, jusque-là toujours mise en avant. Le voyage se poursuit avec le pavillon de l'Afrique Occidentale Française, montrant un « village noir ». Derrière Angkor, se trouvent aussi les pavillons des « anciennes colonies », la Nouvelle-Calédonie, puis ce sont la Guadeloupe, la Guyane, la Martinique, la côte française des Somalis et Madagascar. L'Exposition est un énorme succès, la presse quasi unanime salue la « grandeur impériale » de la France. L'unique vestige de cette exposition reste le Palais des Colonies situé porte Dorée, construit pour l'occasion, ainsi que le pavillon du Togo-Cameroun que l'on peut découvrir dans le bois de Vincennes. En 1933, le pavillon des missions, démonté et reconstruit à Epinay-sur-Seine, devient l'église Notre-Dame-des-Missions-du-cygne-d'Enghien, avenue Joffre. Au sein même de la célébration du colonialisme, doutes et contradictions commencent à s'installer à Paris. Le manifeste des intellectuels surréalistes, *Ne visitez pas l'Exposition coloniale*, veut marquer les esprits. La contre-exposition du Parti communiste *La Vérité sur les Colonies* reste dans la mémoire collective comme l'une des rares actions politiques d'envergure contre le colonialisme, au côté de l'action des mouvements anticolonialistes ou étudiants vietnamiens, maghrébins ou afro-américains. En 2006, une grande exposition rétrospective et pédagogique a été organisée par la mairie du XII^e arrondissement de Paris, offrant un parcours sur le site même de l'exposition dans le bois de Vincennes, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'événement.



Une des salles du pavillon de l'Afrique Occidentale Française à l'Exposition coloniale de Paris, photographie de P. Cloche, 1931.



Entrée de l'Exposition coloniale (Paris), photographie, 1931.



Le Palais des Colonies

De mai à octobre 1931, s'installe l'Exposition coloniale internationale dans le bois de Vincennes, à l'est de Paris. Un des bâtiments est construit en dur et deviendra le « Palais des Colonies ». Un gigantesque bâtiment illustre les apports de l'Empire à la métropole sur sa façade signée Alfred Jonost. Ce palais va abriter le musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, après avoir été le musée des Colonies, transformé depuis 2007 en Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNIH).

Le musée personnel des Colonies après la fin de sa construction pour l'Exposition Coloniale, photographie, 1931.



Troupe de Kanaks de Nouvelle-Calédonie (Paris), photographie, 1931.

Joséphine Baker

Une jeune noire américaine de 19 ans est la vedette de la Revue Nègre au théâtre des Champs-Élysées à Paris en 1925 : Joséphine Baker. Immédiatement, elle fascine, et ce théâtre, rue Fontaine, devient un haut lieu des nuits parisiennes, avant que de nouveaux spectacles soient créés au Casino de Paris ou aux Folies-Bergères. « Ce n'est plus le dancing qui occupe que nous croyons voir, c'est la Vénus qui hante Boulevard », écrit André Levinson en 1929.

Joséphine Baker à Paris, photographie, c. 1925.



Gare-exposition (Paris), tract, 1931.

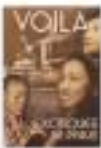
« Les indigènes protestent unanimement sur le régime de quasi séquestration qui leur est imposé... »

(Le gouverneur des Colonies Goyon, 1931)



Délégation de Nord-Africains au 40^e du Front populaire (Paris), photographie, 1936.

1931-1945



Exaltique de Paris, couverture de presse de Noël, 1935 (japonaise).



Méduse chasser de diogenes en papier (Paris), photographie d'Harigue, c. 1932.

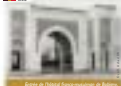


Bouche Sâlot, couverture du livre illustré signé R. Fanson, 1942.

MUTATIONS ET ANNÉES NOIRES

À début des années 30, la population maghrébine en région parisienne est évaluée officiellement à quatre-vingt-dix mille personnes, dont la majorité vit en région parisienne et un quart dans Paris intra-muros. Les Algériens se regroupent dans les quartiers centraux de Paris et dans la petite ceinture parisienne, d'Aubervilliers à Saint-Ouen, de Colombes à Boulogne. Au même moment, une communauté marocaine s'installe à Clichy et Gennevilliers. Ces travailleurs immigrés-coloniaux vont jouer un rôle décisif dans les importantes grèves Citroën de 1933 à Aulnay-sous-Bois. Pourtant, l'image des travailleurs maghrébins est toujours empreinte de stéréotypes : l'immigré « indésirable ». La présence asiatique est moins visible que dans les années 20 avec un peu moins de quatre mille personnes, chiffre qui ne cessera de décroître tout au long de la décennie. En outre, si la moitié des travailleurs migrants asiatiques est composée de clandestins fuyant la misère ou le conflit sino-japonais, de nouvelles activités économiques émergent, fixant de façon définitive certaines populations dans la ville. À partir de 1935, la vie politique est marquée par les ressacs de la crise économique, par une montée des extrêmes et par l'omniprésence des conflits. La diaspora noire tend à s'organiser dans la capitale et de nouvelles figures de la Négritude émergent, à l'image des intellectuels Aimé Césaire, Paulette Nardal et Léopold Sédar Senghor, du boxeur Panama Al Brown ou du joueur de football Raoul Diagne. Après les désillusions du Front populaire sur la question coloniale, les positions politiques se durcissent. La guerre approche et la France va de nouveau faire appel à l'Empire. Plus de quarante régiments d'Afrique du Nord seront engagés aux côtés de soixante-cinq mille tirailleurs afro-antillais sur le front de l'Est. La défaite de 1940 brise la République et installe Pétain au pouvoir. Les prisonniers « indigènes » seront rassemblés en France dans des Frontstalags et de nombreux prisonniers et travailleurs présents en métropole seront mobilisés au service de l'effort de guerre de l'Axe. Dans ce contexte, le régime de Vichy cherche à maintenir l'allégeance des colonies à travers des opérations de propagande comme le Train des colonies (dont tous les circuits partiront de Paris) ou comme la Quinzaine impériale. En 1944, au moment de la libération de la capitale par l'armée d'Afrique, les Franciliens découvrent des régiments qui ont subi le « blanchiment » de leurs troupes. À la demande des forces anglo-américaines, les combattants africains ont été exclus des troupes qui sont entrées dans la capitale. Ultime humiliation après des années de combats et d'engagement au service de la France.

■ LIEU



Entrée de l'hôpital franco-musulman de Bobigny, photographie, 1935.

L'hôpital Aïcha Ben Hassani de Bobigny
Réservé aux patients musulmans du département de la Seine, l'hôpital franco-musulman, construit à Bobigny, est inauguré le 22 mars 1935. Il est jouxté par un cimetière en 1937. Pour les travailleurs maghrébins en région parisienne, c'est la possibilité d'un enterrement conforme aux rites de l'islam et en terre consacrée. Mais, c'est aussi un lieu de surveillance et de contrôle des populations maghrébines présentes en région parisienne, et un espace de relégation à la périphérie de la capitale pour des populations qui font progressivement comme par hasard des « germes » et de maladies. Il prend le nom d'Aïcha Ben Hassani en 1978.



Groupe d'étudiants maghrébins à Paris (Mahamed el-Fassi et Abdelkader Benjelloun), photographie, c. 1935.

■ PERSONNAGE



Blaise Diagne
Né en 1872, Blaise Diagne arrive en France dans les années 1885. Pendant la Première Guerre mondiale, il aura la charge du recrutement des « troupes noires » pour le front. Premier député africain élu à l'Assemblée nationale française, il sera nommé sous-secrétaire d'État aux Colonies en 1931 et inaugurera l'Exposition coloniale aux côtés du ministre des Colonies et du président de la République, Gaston Doumergue.

La sous-secrétairerie d'État aux Colonies Blaise Diagne, à l'Exposition coloniale à la Porte Dorée (Paris), photographie, 1931.



File de Tr. Hommage aux troupes indochinoises à Nogent, photographie, 1945.



Défilé de troupes maghrébines sur les Champs-Élysées (Paris), photographie, 1938.



Un 201 d'un « grand spécialiste » dans les ambulances pour la libération de Paris, photographie, 1944.

« Les hommes de différentes régions d'Algérie qui ne s'étaient jamais rencontrés auparavant se trouvent subitement mêlés les uns aux autres dans le brassage qu'opère chez les immigrés la vie dans les cités industrielles »

(Benjamin Stora, 1992)



1945-1975



1 - Union de spectacle avants de la région parisienne, affiche consacrée en français, 1948.
2 - Travaux français menés avec (joueurs en espagnol et en portugais) affiche, 1948.



Yves Montand

Jes Livi, de son vrai nom, est né en Italie dans une famille ouvrière et militante qui fut le fascisme pour s'installer à Marseille en 1923, ce qui le sensibilise au militantisme politique. Sa carrière de chanteur et d'acteur commence lorsqu'il monte à Paris, en 1941. Il s'illustre dans les films des plus grands réalisateurs français et dans le music-hall, lors de tournées internationales qui le mènent notamment aux États-Unis et dans l'Europe de l'Est communiste.

Yves Montand, couverture de presse de L'Éclair, 1948 (Jus).

MIGRANTS DE L'APRÈS-GUERRE



Immigrés espagnols à Paris lisent un journal espagnol, photographie de Gerold Bismont, 1945.



Famille d'immigrés portugais dans le bidonville de Champigny-sur-Marne, photographie de Gerold Bismont, 1945.

Le bidonville de Champigny-sur-Marne

Le bidonville de Champigny-sur-Marne est le plus grand de France de 1957 à 1972, regroupant jusqu'à quinze mille personnes (hommes, femmes et enfants). Il est alors la véritable « plaque tournante » de l'immigration portugaise en France, et le symbole des difficultés rencontrées par les primo-arrivants, migrants en relatif isolement, sur le même territoire, des Français et des étrangers, avec la mise en place de grands programmes de logement dans les années 70.

Entre 1945 et 1975, durant les Trente Glorieuses, un flux régulier de travailleurs migrants arrive dans la capitale, facilité par la création de la Communauté économique européenne en 1957, et la mise en place d'accords entre la France et ses voisins. En 1954 et jusqu'au début des années 70, sur un million huit cent mille étrangers présents en France, 80% sont d'origine européenne. Ces migrants s'installent de moins en moins dans la capitale, mais principalement dans sa périphérie, et notamment dans les bidonvilles de la banlieue proche. Au début des années 60, les grands chantiers en région, notamment ceux du boulevard périphérique, des autoroutes, des aéroports et des nouveaux espaces urbains (HLM) attirent une nouvelle génération de travailleurs. Les principales nationalités (Portugais, Algériens et Espagnols) entrent de façon permanente dans l'imaginaire de la capitale et de sa banlieue. Dans le prolongement de ce mouvement, les grands espaces urbains vont accueillir, puis concentrer, les populations migrantes et leurs familles, et s'imposer dans la toponymie régionale, comme Clichy-sous-Bois, Tremblay-en-France, Montreuil, Nanterre, Évry, Vitry ou Sarcelles, parfois en lien avec la grande industrie comme Argenteuil, Poissy, Flins ou Les Mureaux.

L'immigration du sud de l'Europe continue en région parisienne, tout en prenant un nouveau visage. On assiste, entre 1945 et 1965, à l'arrivée de la dernière vague de travailleurs et d'émigrés politiques espagnols. La circulation de la main-d'œuvre entre la France et l'Espagne s'appuie sur la mise en place d'accords bilatéraux. On atteint, en 1967, le pic de la présence espagnole en France, avec huit cent vingt-cinq mille personnes, dont un quart en région parisienne. Mais ce sont les Portugais qui incarnent l'immigration à Paris au cours de cette période. Entre 1960 et 1973, ils sont un million quatre cent mille à quitter leur pays, dont la majeure partie s'installe en France, où un accord sur la mobilité de la main-d'œuvre a été signé en 1963, et près d'un tiers en région parisienne. Le Portugal, soumis à la dictature salazariste, est pauvre et rural: le travail à l'étranger apparaît comme un espoir de vivre mieux, avec en tête l'idée de revenir enrichi dans son pays d'origine. Aux côtés de ces immigrés à la recherche d'un emploi, on trouve aussi des opposants au régime, des exilés souvent jeunes, qui refusent d'être envoyés au combat dans les colonies portugaises d'Afrique où la guerre coloniale fait rage. La plupart des immigrés portugais vont être employés dans les domaines de l'automobile, du bâtiment et des travaux publics. La majeure partie d'entre eux s'installe en région parisienne, où naissent rapidement des bidonvilles qui témoignent de leur précarité. Le bidonville de Champigny-sur-Marne est le symbole de cette vie difficile. À l'inverse, d'autres vivent dans les quartiers bourgeois de l'Ouest parisien (XV^e et XVI^e arrondissements), où les femmes sont employées de maison et concierges.

À côté de cette immigration de masse, un mouvement migratoire secondaire provient d'Europe de l'Est, mouvement lié au contexte économique d'une part, politique de l'autre. L'immigration économique yougoslave commence dans les années 60, autorisée par Tito, et de nombreux Serbes arrivent à Paris. Ce sont surtout les régimes communistes qui provoquent la fuite d'opposants, de Hongrie, de Roumanie, de Tchécoslovaquie. Ce mouvement se double de flux ponctuels en provenance d'Amérique du Sud (notamment de réfugiés politiques) et de populations du sous-continent indien, comme les Tamouls ou les Pakistanais. Le grand tournant dans ce flux migratoire a lieu en 1974, avec la décision du gouvernement français de mettre fin aux migrations de travail.



Quelques saluts au bureau d'ambassade de la région Paris (Boulogne-Billancourt), photographie, 1945.



Mobilisation de la communauté espagnole de Paris contre la guerre au Vietnam, photographie de Jean Ponce, 1967.



Quelques réfugiés hongrois arrivent à la gare d'Orsay après l'ouverture officielle à Budapest, photographie, 1956.



Travailleurs migrants sur la voie publique (Paris), photographie, c. 1960.

« Cette idée de tract en plusieurs langues plaît à tout le monde. Elle n'a pas seulement une fonction utilitaire... C'est une façon de demander aux différentes communautés représentées dans l'usine de prendre les choses en main. [...] Il faut une signature. Nous décidons de mettre Comité de base Citroën-Choisy [en 1969] »

(Robert Linhart, 1978)



Étudiants africains dans le quartier de la Sorbonne [Paris], photographie, 1946.

1945-1960



La police investit le quartier de la Goutte d'Or [Paris], photographie, 1955.



1 - Dées Béa Plus... affiche du Comité Paix et Liberté signé Paul Collu, 1954.
2 - Un nègre avec un seul dieu, 52 millions de Français, tract, 1960.

TRENTE GLORIEUSES ET CONFLITS COLONIAUX

En 1946, le ministère des Colonies devient celui de la France d'outre-mer. Le mouvement de séparation entre la France et ses colonies devient inévitable. Pourtant, l'immigration coloniale se fait plus visible en région parisienne, pour répondre à l'appel du patronat et à la reconstruction. Les étudiants sont de plus en plus nombreux et ils sont notamment installés résidence Poniatowski (XII^e arrondissement) ou au sein de la Cité universitaire internationale. Des foyers se trouvent en banlieue comme à Cachan, Sarcelles, Rungis, Athis-Mons... En 1945, seules quelques dizaines d'étudiants sont présents ; à l'heure des indépendances, ils sont plus de cinq mille. Dans le même temps, plusieurs milliers de travailleurs indochinois arrivés en 1939 attendent toujours leur rapatriement. Au début des années 50, cette présence vietnamienne, visible dans la restauration, la petite industrie et le négoce, se double d'une présence chinoise implantée dans le quartier des Arts et Métiers ou autour de la gare de Lyon. Les caves de Saint-Germain-des-Près connaissent le mode du jazz. La salle Playel accueille le premier festival de jazz de Paris. Le cabaret La Rose Rouge, dans le V^e arrondissement, devient un haut lieu de « la poésie nègre ». Paris retrouve son statut de capitale de la diaspora noire de l'avant-guerre.

Au cours de ces années, l'immigration va connaître son expansion la plus forte depuis le début du siècle. Les travailleurs maghrébins vivant en région parisienne sont hébergés dans des conditions dramatiques, notamment dans les bidonvilles ou les garnis des banlieues. En 1953, on compte onze mille enfants parmi les quelque deux cent mille Algériens, dont plus de la moitié vit à Paris et sa région. Les Marocains prennent de l'importance dans les flux annuels, jusqu'à atteindre dix mille personnes en 1953. Toutefois, l'actualité politique domine ce quart de siècle. La lutte pour les indépendances entre dans sa phase finale et constitue une lame de fond dont Paris ressent les effets. Avec la défaite de Diên Biên Phu en 1954, l'Empire s'effondre en Asie. Plus de trente-cinq mille « rapatriés » arrivent en France. Quelques mois plus tard, l'insurrection algérienne annonce que le tour de l'Afrique est venu. Suite à la répression sanglante de la place de la Nation en juillet 1953 et le déclenchement de la guerre d'Algérie en 1954, Paris bascule dans une décennie de crise, avec les indépendances au Maroc et en Tunisie, et le conflit au Cameroun. Ce conflit va creuser un fossé entre « défenseurs du monde libre » et opposants à la « sale guerre », alors que la France adule des sportifs de premier plan qui émergent de cette population immigrée comme Alain Mimoun ou Larbi Ben M'Barek.



Devant des usines Renault [Boulogne-Billancourt], photographie de Gérard Bloucourt, 1964.

Les usines Renault

Construites en partie sur l'île Seguin à Boulogne-Billancourt, les usines Renault accueillent de la main-d'œuvre immigrée maghrébine (mais aussi vietnamienne et chinoise) au cours des années 20-30 et pendant les Trente Glorieuses. Après les événements de mai 1968, l'importance de cette main-d'œuvre bouleverse la nature des rapports sociaux au sein des usines. Plus qu'un symbole, les usines Renault demeurent un lieu de mémoire sans équivalent de cette présence des travailleurs coloniaux.



Année d'1946. Du Mali au Bourget, photographie, 1946.



Léonard Tsuguharu Foujita

Le peintre japonais Foujita s'installe en 1913, rue Delambre, dans le quartier de Montparnasse, non loin de La Roche. Le « plus français des peintres japonais » en devient un des piliers dans les années 30. Après un séjour au Japon, il s'installe définitivement à Paris en 1950 et se fait naturaliser français en 1955.

Foujita dans son atelier rue Compagnie-Pensée [Paris], photographie, 1961.



Assur de sa [Paris], photographie de Gérard Bloucourt, 1954.



Bouyer africain dans une rue de Paris, photographie de Gérard Bloucourt, c. 1940.



Foyer nord-africain à Paris, photographie, 1946.



Après la construction des Algériens [Paris], photographie de Jean Tourn, 1961.

« Des lieux impropres à l'habitation humaine ont été découverts à Paris, des caves, des greniers, d'anciens abris bétonnés, des tours d'usine servant de refuge à une population misérable »

(Rapport de la préfecture de la Seine, 1952)



1960-1975

NOUVELLES VAGUES POSTCOLONIALES

Après l'indépendance des colonies, une nouvelle immigration de travail arrive à laquelle s'ajoute la venue des premiers exilés politiques et opposants de toutes postures politiques. Avec les années de croissance, les entreprises font appel à une main-d'œuvre bon marché recrutée dans les anciennes colonies africaines, mais aussi par l'intermédiaire du Bumidom, dans les Antilles, en Guyane ou à La Réunion. Autant pour les Africains subsahariens ou les Malgaches que pour les Maghrébins, les conditions de travail et de logement sont souvent déplorables. Femmes et enfants arrivent de plus en plus nombreux et découvrent les bidonvilles en banlieue, comme celui de Nanterre. À l'hiver 62-63, des milliers d'Africains sont recrutés au Sénégal, au Mali et en Mauritanie par les consulats de France et l'Office national de l'immigration (ONI). Quatre ans plus tard, l'aire de recrutement est élargie et la petite ceinture parisienne va recevoir ces populations dans les espaces urbains habituellement occupés par le prolétariat francilien. En 1975, on compte cent mille Africains travaillant à Paris et dans sa périphérie. L'immigration en provenance des territoires d'outre-mer prend une importance considérable. En 1960, le gouvernement a créé un bureau spécialisé, le Bumidom. En un peu moins de deux décennies, un nouveau « Paris-Afro » émerge, dominé par la figure du travailleur immigré.

Avec la chute de l'Empire colonial, s'effondrent les clichés les plus grossiers de l'entre-deux-guerres, mais s'affirme un nouveau regard hérité de la guerre d'Algérie. L'affirmation du terme « maghrébin » consacre cette croissance de l'immigration du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. Néanmoins ce processus s'inscrit dans une dynamique d'incompréhension : que viennent-ils faire en France alors qu'ils viennent de conquérir leurs indépendances ? À la fin des années 60, une nouvelle génération d'artistes asiatiques s'installe dans Paris, imposant une nouvelle esthétique au public francilien, très vite accompagnée par une génération de réfugiés qui vont fuir le conflit américano-vietnamien. L'ensemble du paysage économique de la diaspora chinoise s'est profondément transformé et ce « ghetto chinois » commence à être dénoncé dans les médias. Avec les nouvelles générations migrantes, on est passé d'une présence fragmentée à une « intégration » dans la cité qui bouleverse tous les schémas en place aux lendemains de 1945.



Étudiants africains devant le Sorbonne [Paris], photographie, sans date.



Étudiants jouant dans un bidonville de Nanterre, photographie de Gérard Bloussier, 1962.



Le bidonville de Nanterre
La crise du logement, la mise à l'écart du sous-prolétariat et le peu de considération à l'égard des travailleurs maghrébins font qu'une majorité d'entre eux sont logés dans les pires conditions autour des grandes villes. Aux portes de Paris, les bidonvilles sont structurés par nationalité. De 1950 à 1956, va s'étendre le bidonville de Nanterre, véritable foyer du nationalisme algérien, et principal espace de « vie » et de recrutement des travailleurs présents en région parisienne. De 1962 au milieu des années 70, il sera placé sous l'emprise des « amicales » algériennes en France et sera détruit en 1975.



Jeunes d'étudiants sur le boulevard Saint-Germain [Paris], photographie, 1962.



Om Kalsoum

Om Kalsoum est à la fois chanteuse, musicienne, actrice et la star égyptienne et du monde arabe par excellence. Connue pour sa voix puissante et ses charmes consacrés à la religion et à l'amour, elle est également connue comme la « chanteuse du peuple » après s'être engagée dans des œuvres caritatives. Charles de Gaulle l'appela « La Dame » et Maria Callas « La Voie Incompréhensible ». Sursummeus l'a Acclamé d'Orient, elle est considérée, plus de trente ans après sa mort, comme la plus grande chanteuse du monde arabe. Ses concerts à Paris étaient à chaque fois un événement fortement médiatisé qui attirait les élites maghrébines et orientales de la capitale.

La chanteuse Om Kalsoum en concert à l'Opéra [Paris], photographie, 1967.



Ouvriers algériens participant à la construction de la Défense, photographie de Gérard Bloussier, 1972.



1 - Cité Clément Ader, île de Jean Vercor, affiche agence Liu Sj, 1974.
2 - Soldats français, ennemis, tous solidaires, affiche de la CPDE, 1973.
3 - Cité Dupleix de l'immense aux subalternes [Paris], affiche agence Passis, 1979.

« L'Empire du Soleil levant et le Vietnam se rapprochent à grands pas... Cessez donc de craindre le péril jaune : il est déjà arrivé à Paris »

(Le Figaro, mai 1975)



1975-1983

RÉFUGIÉS, MILITANTS, TRAVAILLEURS ET FAMILLES

A lors que les indépendances sont acquises au Maghreb, la France tente de créer de nouveaux liens dans tout le monde arabe, notamment avec le projet de l'Institut du monde arabe en 1974. Au même moment, le Moyen-Orient va trouver un espace de résonance dans Paris, puisque le conflit libanais pousse à l'immigration cent mille Libanais, dont beaucoup s'installent notamment dans le quartier du front de Seine (XV^e arrondissement) appelé Beyrouth-sur-Seine. De 1975 à 1984, l'arrivée des boot people d'Asie va aussi caractériser cette décennie et toucher en profondeur la région : plus de cent soixante-dix mille Indochinois arrivent en France. En 1976, le premier vot (institution bouddhique) est fondé à Paris soulignant l'installation territoriale de ces populations en Île-de-France. À cela s'ajoutent de nouvelles vagues de travailleurs en provenance d'Afrique subsaharienne. Mais devant les conditions dramatiques de leur hébergement, de 1974 à 1982, les résidents des foyers Sonacotra entament une grève des loyers : plus de quarante mille grévistes y participent. Au tournant des années 70, la composition de l'immigration change de typologie et les Franciliens portent un nouveau regard sur cette présence, que dénoncera de façon récurrente le Front national. Le recensement met en évidence l'enracinement, la féminisation et le rajeunissement des immigrations des Suds, témoignant de la réalité du regroupement familial. La bataille des droits civiques est lancée en 1974 lors des élections présidentielles, mais les années 70 sont marquées par l'indifférence et un rejet raciste explicite. À l'aube des années 80, l'ensemble de la production artistique et littéraire se retrouve dans de nombreux festivals de l'immigration, tout en souffrant de ne pas pouvoir s'adresser à l'ensemble de la société. Ce sont les prémices de la « culture beur » ou de l'« afro-France », alors que les identités asiatiques ou ultramarines sont quasi invisibles. L'année 1983 est marquée par la victoire de Yannick Noah à Roland-Garros et par la Marche pour l'égalité (appelée dans les médias Marche des beurs), qui conduit, l'année suivante, à la création de SOS Racisme. Au même moment, dans le XIII^e arrondissement, la communauté chinoise célèbre pour la première fois le nouvel an sans recevoir un accueil favorable des habitants du quartier. Entre 1974 et 1983, une nouvelle topographie de l'immigration se dessine dans la capitale : débute alors une période durant laquelle les populations migrantes commencent à se fixer au-delà du périphérique.



Chinatown-sur-Seine
À partir de 1975, sous la conduite des autorités françaises, de nombreux boot people s'installent dans le XIII^e arrondissement de Paris, formant ainsi le premier véritable Chinatown parisien, qui s'étend dans une multitude de quartiers en banlieue. Les rues sont illuminées des enseignes et des boutiques qui forment un ensemble sans équivalent en Europe. En 1976, sera créé Tang Frères, exemple de réussite économique au cœur du XIII^e arrondissement et symbole de cette présence du Sud-Est Asie dans la capitale.



1 - Radio-Beur 98.2 fm émet à l'échelle de Paris.
2 - Pour gagner ses associations il faut être plus nombreux, adhère à la CGT africain, 1980.



PERSONNAGE
Slimane Azem
Installé à Paris en 1940, il quitte définitivement l'Algérie pour la France en 1959. S'il combat la présence française en Algérie jusqu'à son indépendance, après 1962, ce sera contre le pouvoir algérien, qui lui interdit le retour au pays, qu'il s'engage. Grand chanteur, véritable star de l'immigration, il est pour beaucoup « le Brassens kabyle ». Il décide en 1983 et, vingt-cinq ans plus tard, ses chansons sont reprises par toute une génération migrante, non sans par Hiam et Noam (Les Méses de Toulon) dans un album qui rend hommage aux musiques de l'immigration maghrébine.



Épicerie de la rue Lavoisier (Paris), photographie de Thierry Nantoux, 1981.



Manifestation contre le racisme. Hâte au fonctionnaire, hâte au racisme (Paris), photographie, 1983.



Cour à 13^e arrondissement (Paris), photographie d'Herman, 1974.



Yannick Noah après sa victoire au tournoi de tennis de Roland-Garros (Paris), photographie, 1983.



Marche pour l'égalité et contre le racisme, Africa rigole Laïoua, 1982.

« Verrait-on se former soudain, à l'instar des autres capitales mondiales, un Chinatown qui, pour certains, semblait manquer à Paris ? »

(Sudestasie, 1981)



Année de travailleur espagnol à Paris, photographie d'Hervé Danneon, 1975.

1975-1998

PARIS, CAPITALE DES NOUVELLES IMMIGRATIONS

La France du milieu des années 70, qui compte trois millions cinq cent mille étrangers, connaît une situation de chômage massif. C'est la fin d'une période de croissance qui a permis à de nombreux travailleurs venus de différents pays de trouver un emploi. Le gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing prend des mesures de suspension de l'immigration, notamment la fermeture des frontières en 1974, qui épargnent cependant les ressortissants de la CEE. Si les flux migratoires sont réduits, ils persistent, notamment au titre du regroupement familial mis en place en 1976. Entre 1982 et 1990, la population étrangère diminue de 3,6% en France, pourtant elle augmente de 2,8% en Île-de-France. Ce renforcement de la présence des immigrés en Île-de-France est dû en partie au déclin d'activités industrielles de province, pourvoyeuses de nombreux emplois dans les périodes précédentes, comme les mines du Nord-Est, la sidérurgie lorraine ou les chantiers navals. À ces mêmes dates, 13% de la population francilienne est étrangère, contre 6,3% dans le reste du pays. Une proportion croissante d'immigrés s'établit dans la région : en 1995, ils sont 35% de ceux recensés en métropole. Ainsi en trente ans, la région parisienne a confirmé sa place centrale pour l'immigration en France, marquée par une grande diversité des origines. Ce sont, dans les années 70, des Turcs, des Latino-Américains qui s'installent. Dans les années 80-90, arrivent en France des réfugiés de l'ex-URSS ou de la Yougoslavie en pleine guerre civile. Les Méditerranéens d'Europe et du Maghreb restent les plus nombreux, en France comme en région parisienne, mais une immigration plus récente, d'Afrique subsaharienne et d'Asie, est surreprésentée à Paris et dans sa banlieue.

La crispation de l'époque vis-à-vis des « étrangers », dans un contexte économique et social difficile, se lit dans la montée du Front national au cours des années 80, parallèlement à la promulgation de lois qui tendent à limiter l'immigration. L'année 1986 est marquée par le score électoral du parti frontiste, qui obtient trente-six sièges à l'Assemblée nationale après sa campagne sur la « préférence nationale », et par la loi Pasqua qui soumet l'entrée des étrangers en France à la justification de moyens d'existence suffisants. Jean-Marie Le Pen déclare en 1986 : « Il faut dénoncer l'amalgame trompeur que recouvre l'appellation "immigré" et distinguer les étrangers d'origine européenne faciles à intégrer et ceux issus du tiers-monde difficilement assimilables [...] ». Le durcissement des lois ne va pas freiner l'immigration à Paris et dans sa région, mais paradoxalement accroître l'immigration clandestine. Les sans-papiers sont le symbole de cette période de crise, et passent en plus de l'image de « profiteurs » du système social français. De façon plus générale, les immigrés sont devenus, dans l'imaginaire public, « des populations » à problèmes », et sont associés aux banlieues, à des « zones urbaines sensibles », dont la Seine-Saint-Denis est devenue le symbole dans les médias. Et pourtant, les années 80-90 voient naître de nombreuses associations sportives, culturelles, militantes, dans chaque quartier de la capitale et de sa banlieue, qui ont à cœur de promouvoir la diversité et la vie citoyenne locales. La variété et le nombre, uniques en France, des manifestations culturelles et artistiques organisées à Paris et en Île-de-France, portées par des lieux emblématiques comme la Grande Halle de la Villette, reflètent bien la pluralité des habitants. En 1998, même si l'« intégration » des immigrés fait toujours débat, et que les discriminations à l'embauche et au logement sont omniprésentes, la France est tout entière unie derrière l'équipe nationale de football, et les Champs-Élysées voient déferler des centaines de milliers de personnes venues acclamer les joueurs qui, par leurs origines, symbolisent toute l'histoire de l'immigration en France.



Affiche de Tardif sur le projet de code de la nationalité, c.1965.



Manifestation antiraciste le 2^e mai à Paris, contre les immigrés espagnols défilant avec les syndicalistes français, photographie de Gérard Blincaux, 1976.



Jeune des Banlie, France des étrangers, affiche de l'exposition, 1989.

Exposition France des étrangers, France des libertés

L'exposition France des étrangers, France des libertés est conçue et réalisée en 1990 par l'association Génériques, et retrace l'histoire de la presse immigrée en France. Génériques met en valeur l'apport des Français d'ailleurs à l'histoire nationale, dans un lieu symbolique, la Grande Arche de la Fraternité, inaugurée en 1989 pour commémorer le bicentenaire de la Révolution française et de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen, ainsi que le centenaire de la tour Eiffel. Une exposition éminemment la première de cette dimension rendra hommage à cette histoire jusqu'alors invisible.



Josiane Balasko (Paris) photographie de Boris, 1976.

Josiane Balasko
Josiane Balaskovics est née à Paris dans une famille bosniaque. Actrice, réalisatrice, elle est connue pour ses rôles dans les films et les pièces de théâtre ainsi et joue par le troupe du Splendid. Elle s'est engagée dans le soutien des familles africaines qui ont manifesté durant de longues semaines, campant près de la Bourse, à Paris, pour défendre leur droit au logement. Elle est une figure marquante des combats de la dernière décennie pour les droits des étrangers.



Familles espagnoles à la gare d'Anvers, photographie d'Hervé Danneon, 1975.



Page de travailleurs portugais à Lausanne, photographie de Jean Ponce, 1975.



1 - Parisiens portugais et observance de Noël au sudan, 1961.
2 - Grande (St. Grand Feste) Grande Feste (Paris), affiche de l'Aut, 1973.

« Mais je me suis rendu compte que je ne pouvais plus retourner dans mon pays. Alors je me suis dit : l'exil, je le prends comme un défi, pas comme une nostalgie, pas pour me plaindre, et je vais voir ce que je peux faire et ce que je dois faire... »

(Olver Gilberto de Leon, 1991)



1983-1998

VISIBILITÉS DES SUDS

FRANCE

L'équipe de France remporte la Coupe du monde de football (Paris), photographie de Bourruau, 1998.

Zinedine Zidane
« Merci les Dorn-Torn, merci l'Afrique. Et merci, deux fois merci, la Kabylie. » Zinedine Zidane entre dans la légende et devient un exemple de « réussite » pour la « génération Black-Blanc-Bour ». En plus d'être le sportif le plus aimé des Français, il est devenu une icône sur les Champs-Élysées où son image sera reproduite sur l'Arc de triomphe le soir de la victoire, illustration plus que symbolique pour une histoire séculaire qui peine encore à s'écrire dans la mémoire collective.

Les décennies des années 80-90 sont marquées par l'installation des populations immigrées dans la proche banlieue parisienne et dans les villes nouvelles comme Marne-la-Vallée, Saint-Quentin-en-Yvelines ou Evry. En région parisienne, l'année 1983 est aussi marquée, dans les médias, par la vague de grèves des travailleurs immigrés chez Renault à Poissy. En 1984, une seconde marche, *Convergence vers l'égalité*, traverse toute la France. La première moitié des années 80 est également marquée par l'arrivée de migrants en provenance du Sud-Est Asie. En 1986, les « retours en charter » se veulent un signal fort envers tous les candidats à l'immigration « sauvage », tout en soulignant l'emprise du discours frontiste sur la classe politique française. La différence culturelle est mise en avant pour démontrer l'incompatibilité entre la « tradition africaine » et les « principes républicains ». Dans les années 90, alors que la population étrangère globale diminue en France, le nombre d'immigrés originaires des Suds double, passant en dix ans à six cent mille individus, dont près des trois quarts vivent en région parisienne. Durant ces années, l'immigration des Antillais se poursuit à un rythme constant, suivant la croissance de l'immigration africaine. Le Paris noir des années 90 se transforme : des quartiers semblent s'esquisser, le plus visible étant celui de la Goutte d'Or. Au cœur de cette « Petite Afrique », le marché Dejean devient le point de rencontre de la communauté afro-antillaise de la région francilienne. Les conditions de logement et l'obtention de papiers deviennent un combat de plus en plus visible, à l'image des événements de l'église Saint-Bernard ou Saint-Ambroise. Paris est aussi une ville imprégnée par l'Orient, dont l'Institut du monde arabe est le centre de gravité, et qui trouve son expression dans une multitude d'associations et de mouvements installés à Paris. Alors qu'une contre-culture se constitue au-delà du périphérique, stigmatisée par les médias et regardée avec inquiétude (et incompréhension) par les élites, elle s'affirme progressivement avec ses codes, son vocabulaire et sa musique. Autre tendance de ces années, l'émergence des quartiers dits « difficiles ». Ainsi deux réalités s'entrechoquent en 1998 : la victoire de la « France multicolore » au cours du Mondial et le débat sur l'échec de l'« intégration » des populations ex-coloniales.

Sans-papiers à Paris, photographie de Brian Charabak, 1994.

LEEDS

Montreuil-sous-Bois
Montreuil-sous-Bois est devenue pour nombre d'observateurs un Moka-sous-Bois au cours des années 80. Fuyant une situation économique difficile, les premiers Maliens sont arrivés dans les années 60. Aujourd'hui on estime que Montreuil accueille entre six mille et dix mille Maliens. La ville est jumelée depuis 1985 avec le Cercle de Yélimané tissant ainsi des liens économiques, humains et culturels avec le Mali. Depuis cinq ans, une Semaine culturelle malienne est organisée en collaboration avec l'Association des Maliens de Montreuil. Les Montreuillois ont ainsi l'occasion de découvrir la richesse de la culture malienne.

Depuis le marché Malin à Montreuil, photographie de Robert D'Amico, 1984.

Faire place aux enfants d'immigrés, affiche du PSU, 1984.

Des musulmans de France prient lors de la fête de l'Aïd al-Fitr (rue Polignac à Paris), photographie d'Hervé Le Gué, 1998.

Manifestation des anciens Résistants à Billancourt, photographie de Jean Pierre Bouché, 1986.

Café de la fête des sans-papiers, Agles Saint-Benoît (Paris), photographie de Michel Bares, 1994.

« Je suis un homme déchiré.
Je suis noir et j'appartiens à l'Occident »

(Richard Wright)



1998-2010

Mouvement de l'appel du collectif de Clichy-sous-Bois pour les « subitès de la République », photographie de François Guille, 2007.

VILLE DES CULTURES, CAPITALE DES MÉTISSAGES

Le XXI^e siècle est marqué par un mouvement multiple en terme migratoire : l'arrivée de nouvelles générations de migrants, les revendications d'une jeunesse qui se sent exclue de la société française, le combat des sans-papiers qui d'exceptionnel devient cyclique, l'affirmation des mémoires qui commencent à trouver leur place dans le récit national et le débat sur « l'identité nationale » présentant l'immigration comme un « problème ». Tout semble débuter en 1998 avec la marche des mouvements afro-antillais qui marque le renouveau d'une prise de conscience « noire » en s'appuyant sur la mémoire de l'esclavage. Par ailleurs, le « creuset français » semble désormais avoir fait son œuvre pour les migrations européennes. L'intégration à la française est encensée par tous, et le message de la marche des beurs en 1983 semble enfin être entendu. Pourtant, au début des années 2000, ces espoirs se brisent sur trois événements : les événements du 11 septembre 2001, le match France-Algérie au Stade de France à Saint-Denis, et la présence du Front national au second tour des élections présidentielles. « Ce que l'on constate, c'est un fossé symbolique qui se creuse, au fil des faits divers et des malentendus entre les Arabes et les autres. » (Libération, octobre 2002). Pour faire face aux discriminations et à l'exclusion, le gouvernement crée la Halde en 2005, mais la « crise des banlieues » (survenue suite au décès de deux adolescents à Clichy-sous-Bois), la même année, montre que le sentiment d'exclusion est profond. Si la crise est violente, les Parisiens et les Franciliens sont invités dans le même temps à venir découvrir la « culture urbaine », faite de slam, de graff, de break dance, de rap...

Mémoire immigrée, mémoire de la colonisation, mémoire du 8 mai 1945, mémoire de la marche de 1983, mémoire du combat des républicains espagnols lors de la Libération de Paris, commémoration du 75^e anniversaire de l'Exposition coloniale, souvenir du génocide arménien, Mémorial national de la guerre d'Algérie et des combats du Maroc et de la Tunisie érigé quai Branly, exposition sur les « Antillais d'ici » à l'hôtel de Ville de Paris, exposition Du refuge au piège. Les Juifs dans le Marais à l'Hôtel de ville, exposition Kréyol Factory à la Villette, création de la CNHI (mais sans inauguration officielle)... autant de signes qui indiquent que derrière le combat pour le logement des immigrés (après les incendies dans la capitale), la lutte des sans-papiers ou la lutte contre les discriminations, le récit historique s'empare des mémoires contemporaines de la ville. En 2008, la municipalité commémore l'abolition de l'esclavage avec le dépôt de l'œuvre Les Fers, place Catroux, dans le XVII^e arrondissement. Quelques années plus tôt, le maire de Paris inaugure une plaque commémorative en hommage aux morts du 17 octobre 1961, donnant un signe fort à la Nation par ce geste qui est un accomplissement de vingt ans de lutte du mouvement associatif. Carrefour des Suds, des mémoires et des identités multiples, Paris et sa région sont imprégnées de différentes cultures constructrices de leur diversité, issues de toutes les immigrations. Mais quelle va être la place des nouvelles générations dans la décennie qui commence ? C'est la force de Paris et de sa région, depuis près de cent cinquante ans, que d'avoir su bâtir leur destin avec ces migrants en puisant dans le métissage une nouvelle source de dynamisme. Le XXI^e siècle devra confirmer et prolonger cette analyse de 1867 extraite du Paris Guide : « [Un] Paris, qui naturalise tous les talents, les honore, s'en pare, les exalte et les généralise ».



1 - Les subitès de la République française, affiche, 2009.
2 - Discussions d'un groupe d'élèves japonais sur le Champ de Mars, photographie de Stéphane de Salazar, 2004.



Le musée de Quai Branly
Sous l'impulsion du président Jacques Chirac, s'ouvre en 2006 le musée du Quai Branly conçu par l'architecte Jean Nouvel. Entièrement consacré aux arts d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et d'Amérique, c'est le lieu où « dialoguent les cultures » et qui affirme une identité spécifique au monde. Établissement culturel novateur, largement plébiscité par les visiteurs français et étrangers, critiqué par certains observateurs et spécialistes, il comprend un musée, un centre d'enseignement et de recherche, un espace pour les collections et un espace pour les expositions.



Españoles y otros 1911 vivos dans le cadre des célébrations de 150 ans de la libération de Paris, photographie de Pierre Vardy, 2004.



Supporters sur le Champ-Élysées après le succès de la France contre le Brésil en quart de finale de la Coupe du monde de football, photographie de Gilles Bazerges, 2006.



La Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI)
La CNHI a pour mission de contribuer à la reconnaissance des parcours d'intégration des populations immigrées dans la société française inaugurés en 2007 dans l'ancien Palais des colonies de la Porte Dorée construits en 1931 pour l'Exposition coloniale, elle offre de façon explicite une vision « intégrationniste » du récit migratoire français. Lieu d'expositions, parcours permanent, espace de rencontres, lieu de savoirs, la Cité cherche à fixer dans le patrimoine de la capitale cette histoire commune de l'immigration encore aux marges de notre identité collective.



Défilé pour le Nouvel An chinois sur le Champ-Élysées (Paris), photographie de Pierre Brunson, 2004.



Métis, Migrations, Racismes, 5^e Semaine culturelle méditerranéenne, affiche signée Hyperball, 2008.

« Ce Paris, qui naturalise tous les talents, les honore, s'en pare, les exalte et les généralise »
(Paris Guide, 1867)